

« Le Coin féminin » de Magali : une rubrique féminine pas comme les autres

Sathya Rao

Volume 25, numéro 1-2, 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1026089ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1026089ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rao, S. (2013). « Le Coin féminin » de Magali : une rubrique féminine pas comme les autres. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 25(1-2), 129–153. <https://doi.org/10.7202/1026089ar>

Résumé de l'article

C'est en 1905 que Magali Michelet débarque au Canada avec sa famille. Rien ne pouvait laisser imaginer que cette jeune femme, issue d'un milieu modeste, gagnerait un jour sa place au panthéon des lettres canadiennes-françaises. À peine quelques mois après son installation dans un « homestead » situé aux environs de la colonie francophone de Legal en Alberta, Magali prend la charge de la rubrique féminine du quotidien francophone *Le courrier de l'Ouest* dont son frère, Alex, est le rédacteur en chef. Cette charge, Magali l'assumera pendant presque une dizaine d'années avec talent puisque « Le Coin féminin » comptera parmi ses admiratrices nulle autre que Robertine Barry [Françoise] tout en accueillant parmi ses correspondantes quelques journalistes québécoises de renom. Au fil des années, la rubrique féminine de Magali s'est imposée comme un espace littéraire singulier au sein du paysage de la francophonie albertaine. Véritable carrefour entre l'est et l'ouest du Canada, « Le Coin féminin » a permis également à Magali d'affûter sa plume et d'acquérir une notoriété littéraire nationale.

«Le Coin féminin» de Magali: une rubrique féminine pas comme les autres*

Sathya RAO
University of Alberta

RÉSUMÉ

C'est en 1905 que Magali Michelet débarque au Canada avec sa famille. Rien ne pouvait laisser imaginer que cette jeune femme, issue d'un milieu modeste, gagnerait un jour sa place au panthéon des lettres canadiennes-françaises. À peine quelques mois après son installation dans un «homestead» situé aux environs de la colonie francophone de Legal en Alberta, Magali prend la charge de la rubrique féminine du quotidien francophone *Le courrier de l'Ouest* dont son frère, Alex, est le rédacteur en chef. Cette charge, Magali l'assumera pendant presque une dizaine d'années avec talent puisque «Le Coin féminin» comptera parmi ses admiratrices nulle autre que Robertine Barry [Françoise] tout en accueillant parmi ses correspondantes quelques journalistes québécoises de renom. Au fil des années, la rubrique féminine de Magali s'est imposée comme un espace littéraire singulier au sein du paysage de la francophonie albertaine. Véritable carrefour entre l'est et l'ouest du Canada, «Le Coin féminin» a permis également à Magali d'affûter sa plume et d'acquérir une notoriété littéraire nationale.

* Cet article est la version remaniée d'une présentation donnée dans le cadre du colloque «Les médias et la francophonie canadienne: quel passé, quel présent, quel avenir?» qui a eul lieu à l'Université d'Ottawa le 27 mars 2013. Nous remercions nos assistants de recherche Trent Portugal et Charity Slobod pour leur précieuse contribution à cette recherche. Nous remercions également Françoise Parette pour l'accueil chaleureux qu'elle a fait à notre recherche et pour le bon temps passé au Château d'Augé et pour les entretiens qu'elle nous a accordés les 24 et 25 juin 2011.

ABSTRACT

In 1905, Magali Michelet disembarked in Canada with her family. Nothing at the time would have suggested that this young woman of modest background would one day win a place in the pantheon of Franco-Canadian writing. Barely a few months after her establishment on a "homestead" situated in proximity to the francophone colony at Legal, Alberta, Magali accepted responsibility for the women's section of the francophone daily *Le courrier de l'Ouest* edited by her brother, Alex. Magali held this position for close to a dozen years with talent; "Le Coin féminin" would include amongst its admirers none other than Robertine Barry [Françoise] while also welcoming amongst its correspondents several renowned female journalists from Québec. Throughout the years, Magali's women's section established itself as a unique space within the Franco-Albertan landscape. A true crossroads between Canada's east and west, "Le Coin féminin" also allowed Magali to develop her writing and to acquire literary fame nation-wide.

Il ne reste que peu de trace de Magali Michelet dans l'histoire littéraire de la francophonie de l'Ouest canadien. Bien qu'elle soit demeurée en Alberta à peine une douzaine d'années, la jeune Française a pourtant laissé une marque indélébile dans le paysage littéraire franco-canadien. À la fois chroniqueuse pour l'hebdomadaire francophone *Le courrier de l'Ouest*, dramaturge reconnue et auteure d'un roman épistolaire, Magali a connu au Canada une destinée que sa condition modeste ne laissait guère présager. L'objet de cet article est de jeter la lumière sur cette destinée qui, même si elle débute comme celle de milliers de colons français en quête d'une vie meilleure, connaît un tournant inespéré. Grâce aux chroniques qu'elle signe pour *Le courrier de l'Ouest*, Magali parvient à faire connaître et même à intégrer le cercle très fermé des lettres québécoises, trouvant en Robertine Barry [Françoise], une amie et une correspondante de choix. Au fil du temps, «Le Coin féminin» de Magali s'impose ainsi comme un véritable carrefour à la fois géographique (entre l'est et l'ouest du Canada, entre le Canada et la France) et esthétique (entre divers genres littéraires). C'est précisément

la complexité de ce carrefour que nous allons explorer dans le cadre de cet article.

DE LA FRANCE AU CANADA: HISTOIRE D'UNE RUÉE VERS L'OUEST

Magali, de son vrai nom Marie Louise Michelet, fait aujourd'hui figure d'illustre inconnue dans l'histoire littéraire de la francophonie canadienne. Dans la notice que lui consacre le *Dictionnaire des auteurs et artistes francophones de l'Ouest* (Morcos et al., 1998), on apprend que Marie Louise est née en 1889 en France et qu'elle a émigré au Canada, en 1905, avec sa famille dans une concession située à La Calmette, non loin de la colonie francophone de Legal en Alberta. Un an plus tard, Marie Louise prend en charge la rubrique «Le Coin féminin» dans l'hebdomadaire francophone *Le courrier de l'Ouest*, dont son frère Charles Alexandre (alias Alex) est le rédacteur en chef. Après la fermeture du journal en janvier 1916, Marie Louise enseigne le français dans une école pour filles. Sa carrière littéraire prend de l'essor tandis qu'elle remporte le concours de l'Alliance artistique en 1918 et celui de l'Action française en 1921. Un an plus tard, Marie Louise est de retour en France, d'abord dans la commune d'Aups en Provence, puis à Nice, où elle tient avec sa sœur une pension de famille. C'est en 1925 que Marie Louise publie son premier roman intitulé *Comme jadis* (Michelet, M., 1925a) aux éditions de la Bibliothèque de l'Action française, qui avait également accueilli trois ans plus tôt sa pièce *Contre le flot* (Michelet, M., 1922a). Marie Louise décédera en 1960 à Grasse dans un accident de voiture.

Rédigée à partir des renseignements communiqués par la nièce de Marie Louise à la directrice du *Dictionnaire des auteurs et artistes francophones de l'Ouest* (Morcos et al., 1998), cette notice biographique comporte néanmoins un certain nombre d'inexactitudes et de zones d'ombres¹. La première de ces inexactitudes concerne l'année de naissance de Marie Louise qui n'est pas 1889, mais plutôt 1883 comme en font foi son acte de naissance² ainsi que plusieurs autres documents³. À ce titre, elle était l'aînée de la fratrie des Michelet et n'avait donc pas pris les rênes du «Coin féminin» à dix-sept ans comme elle a pu elle-même s'en prévaloir (Michelet, M., 1925b), mais à vingt-trois ans. Un des pans de la biographie de Marie Louise que la notice laisse dans l'ombre est la période précédant son

départ pour le Canada. Étant donné que les Michelet ont changé plusieurs fois de lieux de résidence en France et laissé peu de traces de leur passage, faire la lumière sur cette période s'est révélé une tâche difficile. Nous avons ainsi pu retrouver la trace des Michelet à Lyon, à Mâcon, à Bourg-en-Bresse puis à Nantes⁴. Il est fort probable que cette traversée de la France d'est en ouest – à bien des égards annonciatrice de la traversée transatlantique à venir – soit en lien avec le parcours professionnel instable de François Michelet, le père de Marie Louise. Ainsi, celui-ci exerce-t-il les professions de relieur en 1881, de marchand de porcelaines en 1883 et de marchand forain en 1885. C'est comme fermier (*labourer*) que François Michelet se présente à son entrée au Canada. C'est également sous cette profession qu'il est répertorié dans le *Henderson's Directory* (1916). Dans l'édition de l'année suivante, on le retrouve sous le nom anglicisé de «Frank Michelet» comme fabricant de jouets (*toy maker*). C'est d'ailleurs à ce titre qu'il connaîtra une certaine notoriété dans la communauté anglophone⁵. Quant à sa femme, Hélène, c'est une pupille des hospices de Lyon qui, au moment de son mariage en 1881, occupait la charge de domestique. De condition modeste donc, les Michelet, à l'instar de milliers de colons français, ont peut-être été séduits par les perspectives économiques qu'offrait le Canada, perspectives que faisaient miroiter à la fois le bulletin *France-Canada*, l'organe officiel du Commissariat général du Canada à Paris, *La Canadienne*, publication d'inspiration catholique, de même que les brochures de la Société d'immigration française, sans parler des promesses d'oblats comme l'abbé Jean Gaire venus recruter des colons en Europe (Painchaud, 1986).

Toutefois, à y regarder de plus près, le parcours des Michelet et de François en particulier, semble moins classique qu'il n'y paraît. En effet, il appert que celui-ci avait un pied dans la vie politique nantaise dont il était une des figures locales. On trouve ainsi son nom mentionné dans un article du journal d'extrême droite *La Libre Parole* (Lebon, 1903). On y apprend qu'il était à la tête d'une délégation de la section nantaise des Volontaires de la Liberté, qui s'est rendue à Paris pour assister à un congrès de la Fédération nationale antijuive. Le groupuscule des Volontaires de la Liberté de Nantes, que présidait François Michelet, agissait en fait comme bras armé des cercles catholiques locaux, qui voyaient d'un mauvais œil l'avènement

d'une République laïque et l'arsenal de mesures anticatholiques qui l'accompagnait (Billard, 2009). Moins antisémites toutefois que leurs compatriotes des sections parisiennes, les Volontaires de la Liberté de Nantes revendiquaient une République «libérale» ou «plébiscitaire» ouverte à la diversité religieuse, mais fortement critique à l'endroit du régime parlementaire. C'est par l'intermédiaire de leur organe de presse officiel *Le Marteau*, fondé en 1903 par François Michelet lui-même, que les républicains libéraux font entendre leur voix. Il est difficile de savoir dans quelle mesure la création de ce journal a pu avoir une incidence sur le choix de Charles Alexandre et de Marie Louise d'embrasser la profession de journaliste un an à peine après leur arrivée au Canada. En effet, on ne trouve aucune trace de leur contribution, tout au moins écrite, à l'entreprise journalistique de leur père.

Fait remarquable, François Michelet consacre deux articles dans *Le Marteau* à justifier la nécessité de la colonisation (Michelet, 1903a, 1903b), en particulier pour des motifs économiques. Il y cite, comme exemple de réussite, la colonisation au Canada qu'il oppose à celle de la Guyane:

La force du Canada, les vertus éminentes de la race qui s'y est développée sont dues surtout aux grandes qualités de la première couche d'émigrants. Celle-ci fut admirablement choisie. Le premier essai de colonisation de la Guyane française, tenté sous Louis XV et Choiseul, fut, au contraire, et de par les desseins du Roi confié à la lie de la population métropolitaine; il en résulta un échec complet (Michelet, 1903b).

À la lumière de cet article, il semble que la décision de François Michelet d'immigrer au Canada repose sur une réflexion historique. Plus exactement, cette décision découle d'une analyse lucide concernant à la fois la situation socio-économique de la France aux prises avec un «encombrement de population» et les difficultés concrètes de la colonisation. Aux yeux du fondateur du *Marteau*, n'immigre pas qui veut:

Tout le monde n'est pas propre à émigrer. La bonne volonté, la confiance en soi-même ne constituent pas, s'il en faut, toute l'aptitude nécessaire. Les trop jeunes gens, les malades, les épaves de diverses professions, les "ratés" et les gens tarés feront bien de rester chez eux, la vie coloniale est rude (on le sait maintenant, après avoir longtemps cru le contraire sur la foi de livres

romanesques); elle exige un caractère, une énergie au-dessus de la moyenne (Michelet, 1903b).

Cette affirmation se trouve toutefois démentie par les faits puisque François Michelet est lui-même âgé de quarante-sept ans lorsqu'il quitte la France pour le Canada. Républicain libéral sympathique à la cause catholique, François Michelet a sans aucun doute été affecté par les contrecoups du mouvement de laïcisation dans l'espace public (fermeture d'écoles, d'hôpitaux, expulsions de religieux, violences anticatholiques, etc.). Ce contexte tendu n'a pu que renforcer son désir d'émigrer vers les terres plus saintes du Canada. Toutefois, dans son argumentaire en faveur de l'immigration, il met principalement l'accent sur ses aspects économiques et culturels plutôt que religieux.

Enfin, un document jette une lumière inédite sur les agissements de François Michelet alors qu'il dirige la section nantaise des Volontaires de la Liberté. Il s'agit d'un rapport du commissariat spécial C. Brulat en date du 5 novembre 1903⁶ mettant directement en cause le père de Marie Louise dans une affaire de détournement de fonds. Selon le témoignage de plusieurs membres des Volontaires, François Michelet exerçait son pouvoir de façon «autoritaire» et «avec un manque absolu d'intelligence et d'éducation». Ce dernier avait semble-t-il trouvé dans cette organisation une façon lucrative, mais quelque peu malhonnête de subvenir à ses besoins. Principal salarié de l'association, François Michelet était soupçonné d'employer les fonds de l'organisation à des fins personnelles, notamment à l'occasion de son séjour à Paris pour assister au congrès de la Fédération nationale antijuive. Cet incident conduisit à l'implosion du groupe des Volontaires de Nantes et résulta en l'inculpation de François Michelet condamné à rembourser quatre cent vingt-cinq francs aux membres de l'association. Faut-il voir dans cet incident avec la justice un motif plus personnel pour expliquer le départ des Michelet vers le Canada?

En ce qui concerne le parcours en France de Magali avant son départ pour le Canada, nous n'avons pu trouver que très peu de renseignements. Sa formation scolaire en particulier – dont le contenu de sa rubrique laisse penser qu'elle était assez avancée – demeure un mystère. Dans plusieurs chroniques à caractère autobiographique⁷, Magali évoque ses souvenirs d'enfance dans un pensionnat catholique alors qu'elle était

âgée de quinze ans. En conclusion d'une de ces chroniques intitulées «La Chandeleur», elle met directement en question les lois anticléricales ayant conduit à la fermeture brutale de son pensionnat⁸:

Jours évanouis! Nous n'avons même pas le bonheur de jouir par la pensée des plaisirs innocents de celles qui nous ont suivies. Les cierges de la Chandeleur n'étoient plus la chapelle; Sœur Estelle n'attend plus ses chères Petites. La Loi mauvaise a fermé les portes de la cuisine, fermé les portes des classes: la chapelle est béante, la force brutale en a arraché les portes (Magali, 1908a).

Dans une lettre datant de 1925 publiée dans la revue *L'Action française*, Marie Louise dit avoir obtenu la première partie du baccalauréat tandis que dans un article que lui consacre un quotidien anglophone, on lui attribue une formation universitaire. Quant à la nièce de Marie Louise, son témoignage indique que Magali était autodidacte, tout comme son frère Charles Alexandre. Par ailleurs, il est intéressant de noter que c'est vers l'enseignement que Marie Louise se tourne au Canada, en parallèle de sa carrière de chroniqueuse⁹. Ainsi ouvre-t-elle en 1914 des cours privés de français dont le contenu «correspond exactement au programme des meilleurs pensionnats de France»¹⁰. Dans le *Henderson's Directory* (1917, p. 432), elle est inscrite comme enseignante à Maddock School, qui est une école réputée pour filles, également connue sous le nom de Llanarthney School¹¹, ce que corrobore d'autres articles de presse¹². En 1918, Marie Louise Michelet occupe la charge de «professeur de français» («*Teacher of French*») dans une école de musique, The Associate Music Studio¹³.

En somme, le départ des Michelet en 1905 pour le Canada semble dû à des facteurs à la fois économiques et idéologiques. La raison de leur installation dans l'Ouest canadien plutôt qu'au Québec n'est pas claire. Cela dit, il ne fait aucun doute que la prédisposition favorable de François Michelet à l'égard du catholicisme en faisait un candidat pour l'immigration particulièrement apprécié des réseaux catholiques. Peut-être les pas de François Michelet – dont la réputation avait été entachée par l'affaire des Volontaires de Nantes – ont-ils croisé ceux de l'abbé Gaire dont l'activité de recrutement vers l'Ouest canadien s'est intensifiée entre 1904 et 1906¹⁴. Selon les informations contenues sur la liste des passagers du navire *Dominion* dans

lequel les Michelet ont effectué leur traversée vers le Canada, leur destination était initialement Winnipeg au Manitoba et non l'Alberta. Dans un cas comme dans l'autre, il semble que ceux-ci souhaitent s'installer à proximité de colonies francophones de l'Ouest canadien. Quant à Marie Louise, la liste indique qu'elle exerce, comme sa sœur aînée, la profession de travailleuse domestique («*domestic*»)¹⁵. Âgée de vingt et un ans lorsqu'elle débarque au Canada, la jeune femme est déjà sans aucun doute profondément marquée par son vécu en France. Nombre de ses chroniques témoignent de son indéfectible attachement et parfois même de sa nostalgie à l'égard de son pays d'origine. Toutefois, plutôt que de se morfondre dans cette nostalgie, Marie Louise prend rapidement fait et cause pour les Canadiens français, dont elle glorifiera le combat pour la survie, en particulier dans sa pièce *Contre le flot* (Michelet, M., 1922a). L'immigration au Canada est, pour la jeune Française, l'occasion inespérée d'une renaissance dont le pseudonyme de Magali – qu'elle utilisera dans ses chroniques de même que dans ses œuvres littéraires¹⁶ – pourrait être l'expression symbolique.

MAGALI ET LA PRESSE FÉMININE DANS L'OUEST: UNE MISE EN RÉSEAUX

À notre connaissance, il n'existe qu'une poignée d'études consacrées à la presse féminine dans l'Ouest canadien. Parmi celles-ci, on peut citer un mémoire de maîtrise (Gagnon, 1989) et un article de Luc Côté (1998). Anne Gagnon (1989) propose un regard ethnographique sur les chroniques du journal francophone *La Survivance* dans le but de caractériser l'idéal de féminité imposé aux Franco-Albertaines de l'époque. En ce qui concerne l'article d'inspiration sociocritique de Luc Côté, il prend pour objet les chroniques féminines du journal manitobain *La Liberté* dans le but de comprendre les effets de la modernité sur la conception de la féminité que se faisaient traditionnellement les francophones. D'un point de vue chronologique, il convient de remarquer que ces deux contributions portent sur des journaux francophones contemporains l'un de l'autre, dont l'existence est toutefois postérieure à celle du *Courrier de l'Ouest*, dans lequel Magali publiait sa chronique. En dépit de leurs approches différentes, l'étude d'Anne Gagnon et celle de Luc Côté se rejoignent en ce qu'elles mettent en évidence le caractère foncièrement traditionnel de l'idéal de féminité promu

par chacune des deux chroniques féminines. Ainsi, cet idéal s'accorde-t-il parfaitement avec le discours catholique français de son temps et les valeurs qu'il véhicule (éloge de la maternité, refus du progrès, engagement social plutôt que politique, etc.).

Avant de nous pencher sur l'étude à proprement parler du «Coin féminin», il convient de s'arrêter sur le profil de ces quelques chroniqueuses francophones de l'Ouest. Dans le cas de *La Survivance*, Anne Gagnon distingue trois phases dans l'évolution de la chronique. La première, de la naissance du journal en 1928 jusqu'en 1930, correspond à la prise en charge de la rubrique féminine par Germaine Laplante (née Sauriol), épouse de Rodolphe Laplante, directeur de *La Survivance*. Après son départ pour Montréal en 1930, Germaine Laplante continue à écrire pour plusieurs journaux et publie deux monographies, dont une consacrée à la journaliste Germaine Bernier. De 1930 à 1934, ce sont principalement des articles de chroniqueuses québécoises reconnues comme Fadette, Ginevra et Odette Oigny, qui alimentent la rubrique féminine. En mai 1934, cette rubrique trouve enfin sa chroniqueuse attitrée en la personne de Madrina, jeune femme d'origine franco-albertaine issue de la classe moyenne (Gagnon, 1989, p. 15). En ce qui concerne les chroniqueuses de *La Liberté* entre 1915 et 1930, elles sont principalement au nombre de trois, à savoir Gertrude (Emma Royal, née Gelley), Jacqueline des Érables (Alice Raymond, née Gagnon) et Mère-Grand (Paule Saint-Amant). Soulignant le peu d'informations biographiques disponibles à leur sujet, Luc Côté décrit néanmoins le profil de ces femmes dans les termes suivants:

[...] il appert qu'il s'agit de femmes originaires du Québec et qui se considèrent comme des représentantes de l'élite socioculturelle de Saint-Boniface et du Manitoba français en général. Elles entretiennent aussi des liens étroits avec des organisations catholiques, notamment la Ligue des demoiselles catholiques de langue française, la Société Saint-Jean-Baptiste, les Semaines sociales, ainsi que divers organismes de charité et de bienfaisance. L'œuvre journalistique ou littéraire de ces femmes est donc inséparable de leur propre engagement dans l'Église et de leur adhésion à l'idéologie cléricalo-nationaliste qui fait de la foi, de la langue et de la tradition les piliers de l'identité et de l'intégrité culturelle canadiennes-françaises (Côté, 1998, p. 56).

Dans le cas de *La Survivance* comme dans celui de *La Liberté*, le destin des chroniques féminines est étroitement lié aux échanges avec l'Est du Canada, que ceux-ci concernent les personnes ou bien le contenu des chroniques elles-mêmes. À cet égard, le cas de Germaine Laplante, qui entame sa carrière de journaliste à Edmonton pour la poursuivre à Montréal, est emblématique. Nous verrons que, dans le cas de Magali, cet échange sur lequel Anne Gagnon et Luc Côté ne se sont pas vraiment attardés revêt une importance capitale.

Relativement ignorée dans l'Ouest canadien, la question de la presse féminine a fait l'objet de nombreux travaux dans l'Est, tant du côté anglophone que francophone. Un grand nombre de ces études se présente sous la forme de monographies consacrées à des chroniqueuses célèbres comme Robertine Barry, Laure Conan, Gaëtane de Montreuil et Germaine Bernier. Toutefois, l'attention exclusive portée à ces grandes figures du journalisme féminin a pour contrepartie d'occulter l'œuvre de journalistes moins connues, surtout lorsque leur champ d'action principal se situe dans l'Ouest canadien, comme c'est le cas de Magali dont plusieurs textes ont par ailleurs été publiés dans *Le Journal de Françoise*¹⁷. Ce risque d'occultation est d'autant plus grand que la majorité de ces chroniqueuses écrivaient sous le couvert d'un pseudonyme et n'avaient pas de rubriques régulières. Il va sans dire que cette situation n'a pas facilité leur identification. La thèse de doctorat de Simone Pilon (1999) constitue une contribution décisive à cette entreprise. Une autre contribution tout aussi décisive est le mémoire de maîtrise de Line Gosselin (1995), dont l'originalité est d'adopter un point de vue prosopographique. L'intérêt majeur de cette étude est qu'elle permet de jeter un peu mieux la lumière sur le profil socioculturel des journalistes québécoises dans leur ensemble. Bien qu'elle porte exclusivement sur ces dernières, la recherche de Line Gosselin s'avère particulièrement utile pour mieux appréhender le profil de notre chroniqueuse. À l'instar de la majorité des femmes journalistes de l'Est, Magali possède un niveau d'instruction élevée ainsi qu'en témoigne la qualité de ses chroniques, dont on peut d'ailleurs se demander si elles étaient accessibles à la majorité des Franco-albertaines. Comme ses consœurs de l'Est, elle nourrit un intérêt marqué pour la littérature, qui se reflète largement dans ses chroniques; elle fait usage d'un pseudonyme, est de confession catholique

et adhère à l'idée d'un journalisme social œuvrant pour l'avancement de l'éducation populaire des femmes. Dans cette mesure, elle se situe dans la mouvance de Robertine Barry pour laquelle elle avait d'ailleurs la plus profonde admiration. C'est très vraisemblablement grâce à son entourage immédiat, en l'occurrence son frère Charles Alexandre qui dirigeait *Le courrier de l'Ouest*, que Magali a pu accéder au métier de la presse écrite. La légende familiale veut que le frère et la sœur aient tenu seuls la barre du journal, ce que nous n'avons pas été en mesure de vérifier: cela n'est pas impossible, compte tenu des pratiques journalistiques de l'époque et des moyens financiers limités du journal. En grande partie similaire à celui des chroniqueuses de l'Est, le profil de Magali n'en comporte pas moins un certain nombre de traits distinctifs, à commencer par le fait qu'elle est d'origine française et qu'elle est issue d'un milieu modeste, tout du moins si l'on considère la situation professionnelle de son père. Toutefois, il est très probable que ce soit Charles Alexandre¹⁸ qui ait pourvu aux besoins de la famille, étant donné l'âge avancé du père. En définitive, ce qui distingue Magali, c'est qu'elle était doublement étrangère: une première fois à titre de ressortissante française et une seconde fois en raison de sa situation géographique décentrée dans l'Ouest canadien. Pour notre part, nous posons que cette double étrangeté a profondément marqué la posture énonciative du «Coin féminin» en lui conférant une ouverture inédite.

La tentation serait grande d'envisager «Le Coin féminin» comme une manifestation ponctuelle du minoritaire et de la traiter dans le cadre restrictif d'une étude de cas. Or, la singularité de la position énonciative de Magali découle de sa sensibilité française et de son ambition de trouver une place au sein du réseau institutionnel des lettres canadiennes-françaises. En d'autres termes, «Le Coin féminin» permet à Magali de négocier à la fois avec sa différence culturelle et ses aspirations littéraires. À cet égard, les travaux de Chantal Savoie (2002, 2006) sur le rôle des «réseaux» et de la «sociabilité littéraire» chez les femmes de lettres québécoises offrent un cadre particulièrement pertinent pour appréhender la posture énonciative de notre chroniqueuse. En effet, contrairement à ce que l'on pourrait croire, Magali n'écrit pas toute seule dans son «coin» d'Alberta; elle s'efforce de prendre part aux réseaux de socialité littéraire féminins de l'Est du Canada, ce qu'attestent en particulier

plusieurs correspondances avec des journalistes québécoises de renom comme Georgine Lefavre (alias Ginevra), Rose Monge (alias Rose de Provence) et Henriette Dessaulles (alias Jean Deshayes), que l'on retrouve dans la rubrique «Petit Courrier». En somme, «Le Coin féminin» de Magali n'a rien d'un coin si l'on entend par là un espace isolé de la sphère publique dans lequel les femmes (et les minorités en général) se trouvent traditionnellement reléguées. Il s'agirait plutôt d'un carrefour où se rencontrent plusieurs territorialités géographiques (Alberta, Québec et France), mais aussi esthétiques (contes, nouvelles, chroniques, correspondances, etc.). Bien plus complexe qu'il n'y paraît, «Le Coin féminin» aurait davantage une forme rhizomatique se déployant au gré de ces diverses territorialités. Dans la partie qui suit, nous allons tenter de dégager certains caractères de cette rubrique à partir d'une étude systématique de 256 chroniques s'étalant du 4 janvier 1906 au 29 décembre 1910.

«LE COIN FÉMININ»: UN CARREFOUR FRANCOPHONE DANS LA PRESSE FÉMININE DE L'OUEST

C'est le 4 janvier 1906 que Magali signe la première chronique de la rubrique «Le Coin féminin», dont elle aura la charge pendant dix ans. Cette rubrique paraîtra à quelques exceptions près toutes les semaines, d'abord à la page 7 puis assez régulièrement à la page 3 du *Courrier de l'Ouest*, journal qui comptait en général 6 à 8 pages imprimées. Dans une lettre, Magali dépeint avec force détails les conditions de travail qui étaient alors les siennes:

À dix-sept ans, j'ai débuté au *Courrier de l'Ouest* d'Edmonton, dont mon frère fut le rédacteur en chef pendant dix ans. Chaque semaine, quelque temps qu'il fit, chemins enneigés ou détrempés par la pluie, à cheval, en traîneau ou en voiture, je portais ma copie au bureau de poste éloigné de douze miles de la ferme de mes parents (Michelet, M., 1925b, p. 387).

C'est dans cette première chronique intitulée de façon assez conventionnelle «Chronique de la mode»¹⁹ que se trouvent clairement énoncés les termes du contrat de lecture avec le public:

Le moment ne pouvait être mieux choisi, chères lectrices, par notre journal pour vous présenter l'innovation de ce

“Coin Féminin”. Puissiez-vous l’accueillir, ce modeste Coin, comme un ami discret et fidèle qui chassera l’heure morose et auquel vous songerez à recourir en quelque circonstance que ce soit. Son programme? Le voici: établir entre vous et lui les liens de l’amitié, une noble émulation au bien, un généreux désintéressement, une discrétion absolue; et vous aider dans l’art, bien féminin, de plaire à votre entourage (Magali, 1906a).

C’est donc avant tout la relation d’amitié féminine qui prévaudra entre la chroniqueuse et ses lectrices. Cette relation se met en scène au moyen d’un ensemble de stratégies discursives de co-énonciation comme l’utilisation de la première personne du pluriel dans un sens inclusif, l’emploi d’un ton fortement subjectif et personnalisé, qui contraste avec la neutralité de celui des rubriques masculines, le recours à un imaginaire collectif féminin ainsi que l’adhésion à un impératif éthique et stylistique de modestie. En ce qui concerne le contenu de la rubrique elle-même, les thèmes abordés sont typiquement féminins (mode, économie domestique, cuisine, etc.). À cela s’ajoutent des capsules éducatives portant notamment sur les réalisations de femmes célèbres comme Marie Curie. Comme le met en évidence Chantal Savoie (2002, 2009) dans le cas de Robertine Barry, Henriette Dessaulles et Madeleine, ce pacte d’amitié féminine pourra occasionnellement céder la place à une relation d’autorité, en particulier lorsqu’il est question de prodiguer des conseils littéraires. Nous reviendrons sur ce point dans la suite de notre développement. Par ailleurs, il est intéressant de noter que dans cette première chronique, Magali fait une subtile allusion à son pays d’origine en jouant sur l’homophonie du mot «charme»: «Dans la belle France, il est un arbre qui porte ce nom harmonieux: le charme» (Magali, 1906a). Il n’est en aucun cas question de chauvinisme puisque la chroniqueuse évoque quelques lignes plus loin «nos meilleurs modistes d’Edmonton» et le fait que «[l]e “marquis” est très bien porté à Montréal». Cette coprésence des espaces géographiques illustre parfaitement l’ouverture du «Coin féminin», que nous avons mentionnée précédemment.

Entre 1906 et 1910, la composition du «Coin féminin» a connu plusieurs modifications; cela dit, trois rubriques se distinguent en raison de leur caractère permanent, à savoir la «Chronique», le «Petit Courrier» et le poème. À ces rubriques

qui forment le noyau pour le moins classique²⁰ du «Coin féminin», s'en ajoutent d'autres à l'occasion comme «Recettes et conseils pratiques», «Mon Album», «Notes littéraires», «Recettes culinaires» et quelques autres. La rubrique culinaire, en particulier, reçoit au fil du temps des dénominations variées. À titre anecdotique, notons qu'à partir du 20 septembre 1906 jusqu'au 11 avril 1907, elle revêt l'appellation «Cuisine française», qui correspond mieux à la saveur typiquement française des recettes proposées par Magali (truites à la provençale, omelette aux huîtres, carottes à la Bergesserin²¹, poulet au vin blanc, pot-au-feu, etc.).

En ce qui concerne la «Chronique», elle se compose le plus souvent de textes de création signés par Magali. Ces récits brefs, qui donnent la mesure des qualités littéraires de la chroniqueuse, peuvent adopter des genres très différents: nouvelles, instantanés, contes, textes de réflexion, billets d'humeur, saynètes, lettres fictives ou réelles. Comme nous l'avons suggéré, certaines de ces chroniques comme «Elle» (Magali, 1908b) connaîtront la consécration littéraire en se voyant republiées dans *Le Journal de Françoise* (Magali, 1908c). La «Chronique» est pour ainsi dire la propriété exclusive de Magali, qui y exerce pleinement son autorité (littéraire) et qui décide d'y publier qui bon lui semble. En pratique, les contributions qui y paraissent sont principalement celles de journalistes québécoises reconnues en qui Magali voit probablement des *alter ego*. On y trouve également plusieurs nouvelles de Jean de Nobon (qui n'est autre que le nom de plume de son frère, Charles Alexandre) ainsi que quelques rares courriers de lecteurs. La «Chronique» est un espace chèrement convoité par les lecteurs, qui rêvent d'y voir leurs contributions publiées et reconnues à condition de passer le cap du sévère contrôle de qualité imposé par Magali. À un lecteur qui s'offusque dans une correspondance du refus de publication d'un de ses textes, la chroniqueuse répond sans détour:

Il n'y a pas d'opposition systématique contre la publication d'articles de correspondants, mais je vous préviens que les petits récits sentimentaux et stupides vont tout droit au panier [...] Le P.C. est ouvert à tous nos lecteurs. Je me réserve seulement le droit d'en fermer la porte à qui ne me plairait pas (Magali, 1910a).

Contrepoint démocratique si l'on peut dire à la «Chronique» de Magali, la rubrique «Petit Courrier» a assez rapidement pris de l'ampleur, en grande partie à la demande des lecteurs eux-mêmes:

Nos lecteurs veulent bien souvent nous faire part des modifications, des innovations qu'ils aimeraient trouver dans leur journal et, toujours nous en tenons compte dans la mesure du possible; nos lectrices nous ont plusieurs fois demandé d'ouvrir dans les colonnes du Coin Féminin un service de correspondance, à l'instar des pages féminines des quotidiens de la province de Québec. J'ai le très grand plaisir de leur annoncer que dès ce numéro leur vœu est exaucé. À ce Petit Courrier, toutes seront également accueillies; avec un plaisir particulier envers chacune. Notre devise sera. Toute à toutes et toutes à chacune. Nous ferons un effort constant pour que ce courrier rende tous les services qu'on sera en droit de lui demander (Magali, 1907e).

C'est l'influence du format des journaux de l'Est qui explique la création de cette rubrique, qui vient limiter encore davantage l'espace ou plutôt le coin dont devait s'accommoder Magali. Malgré son apparente futilité, cette nouvelle rubrique répond, à en croire Magali, à un impératif idéologique, à savoir «prouver que nous [Canadiens français] sommes et que nous existons en nombre assez grand pour que l'on soit obligé de compter avec nous» (Magali, 1907e). En pratique, le «Petit Courrier» regroupe les réponses de Magali à un nombre variable de lecteurs sur une palette de sujets très différents: littérature, cuisine, mode, éducation, etc. Comme nous l'avons souligné précédemment, le «Petit Courrier» sert, à l'occasion, à négocier avec plus ou moins de diplomatie les nombreux refus de publication des textes de lecteur. À l'inverse, la «Chronique» peut donner une visibilité inédite à une lettre de lecteur et ainsi servir d'amorce à un débat de société. Ce fut, par exemple, le cas avec la publication dans l'édition du 7 mars 1907 de la lettre intégrale de Vieux-Jeune en lieu et place de la chronique habituelle (Magali, 1907a). Commentant le courrier polémique d'un lecteur publié dans un journal anglophone de Winnipeg, Vieux-Jeune prend fait et cause pour ce dernier. Cette lettre déclenche de vives réactions concernant deux sujets particulièrement sensibles, à savoir la légitimité de recourir à des annonces pour se trouver un conjoint ainsi que la nature du travail domestique féminin. Ces réactions se prolongent sur

plusieurs semaines, entraînant des réponses de la part de la chroniqueuse (Magali, 1907b) puis de plusieurs lectrices fidèles du «Petit Courrier» (Magali, 1907c), auxquelles fera finalement suite une chronique en bonne et due forme de Magali dont le titre reprend celui de la lettre de Vieux-Jeune «Leur défaut», mais affublé d'un pluriel (Magali, 1907d). On peut se demander dans quelle mesure Magali n'est pas l'orchestratrice de cette polémique, qui a sûrement dû maintenir ses lecteurs en haleine. L'art de la chroniqueuse ne réside donc pas seulement dans ses talents littéraires, mais aussi dans sa capacité à créer de l'événement. Néanmoins, son propos, comme elle s'en défend à la suite d'une autre controverse opposant, cette fois, filles de l'Est et de l'Ouest, n'est pas «d'activer une polémique [...] [mais] de faire connaître deux opinions diverses et c'est pourquoi, avec la permission de leurs auteurs, je vous livre ces lettres» (Magali, 1910b).

Bien plus qu'un «coin», la rubrique féminine de Magali est un carrefour qui contribue, à plusieurs égards, à désenclaver, pour ne pas dire à déterritorialiser son auteure, renouvelant au passage l'image stéréotypée de l'Ouest. Cette déterritorialisation se manifeste par l'inscription de Magali au sein des réseaux de socialité littéraire montréalais. Il est probable que cette inscription procède de la même volonté de reconnaissance qui poussera la chroniqueuse à participer avec succès aux concours de l'Alliance artistique en 1918 et de l'Action française en 1921. L'émulation avec son frère cadet Charles Alexandre, également auteur de plusieurs contes et nouvelles publiés dans *Le Journal de Françoise*, a peut-être également attisé ce désir de reconnaissance. Toujours est-il qu'entre 1906 et 1910, la directrice du «Coin féminin» compte parmi ses correspondantes au moins trois grandes plumes de l'Est: Henriette Dessaulles, Georgiana Lefebvre et Rose Monge. Toutefois, ces correspondances qui prennent place dans la rubrique «Petit Courrier» sont loin d'être aussi assidues que ne le souhaiterait Magali. Si l'on en juge par les quatre années de chroniques passées en revue, c'est avec Ginevra que les correspondances sont les plus fréquentes, s'élevant au nombre de sept. Voici un extrait de l'une de ces correspondances témoignant de la familiarité entre Magali et son interlocutrice, laquelle semble avoir joué le rôle d'entremetteuse auprès de Rose de Provence:

Ginevra – Voulez-vous remercier ma petite sœur Rose de Provence qui m’envoie si gentiment son salut et lui rendre le mien? J’aurais grand plaisir à pousser plus loin notre connaissance. Veut-elle envoyer son adresse à Magali, Courrier de l’Ouest, Edmonton, je lui ferai faire le service du journal. Je reçois exactement le Soleil et je serais désolée ma chère Ginevra, si le Courrier ne vous parvenait pas, “vos connaissances” m’ont encore affirmé que l’envoi était fait chaque semaine (Magali, 1907f).

À ces échanges fera notamment suite la publication d’une chronique signée de la journaliste québécoise, originellement parue dans *Le Soleil*, qui sera dédiée à Magali de même qu’aux Canadiennes de l’Ouest (Ginevra, 1907). Au reste, on sait que Magali entretenait une relation d’amitié avec la fondatrice du *Journal de Françoise* qui, dans le récit de ses pérégrinations dans l’Ouest canadien, regrette de «ne pouvoir embrasser» celle dont elle «lit régulièrement les chroniques» (Françoise, 1906, p. 114). Pour sa part, Magali consacrera plusieurs chroniques à l’œuvre de Françoise (Magali, 1906b, 1908f), faisant notamment les éloges de son journal. Il ne fait aucun doute que notre chroniqueuse de l’Ouest partage avec ses consœurs de l’Est un certain nombre de valeurs, en particulier sur le plan littéraire. Comme elles, Magali se donne le rôle de garante des bons usages en matière de lecture et d’écriture. Au fil de ses interventions se précisent à la fois son éthique littéraire – en vertu de laquelle les jeunes filles doivent éviter la lecture d’ouvrages romantiques – et son «réseau féminin imaginaire» pour reprendre l’expression de Chantal Savoie (2006, p. 136). Celui-ci compte notamment des auteurs comme Robert Bazin, B. de Buxy (pseudonyme de Blanche Legrand), Champol (pseudonyme de Marie-Anne Bertille de Beuverand de La Loyère), Roger Dombre (pseudonyme d’Andrée Sisson), Zénaïde Fleuriot et M. Maryan (pseudonyme de Marie Cadiou). À ces interlocuteurs français – dont un grand nombre sont des femmes contemporaines de Magali – s’ajoutent des Canadiennes comme Françoise, Laure Conan et Rose de Provence – expatriée française comme elle – dont elle signe le compte rendu du roman *Cœur magnanime* (Magali, 1908d). Le choix des poèmes publiés dans «Le Coin féminin» reflète un intérêt croissant pour les œuvres canadiennes-françaises. Ainsi, les vers de Théodore de Banville, Louis Maigüe, Rosemonde Rostand ou Albert Samain dans la rubrique «Poème» cèdent-ils progressivement la place

à ceux d'Albert Lozeau et, dans une moindre mesure, d'Alfred Descarries et d'Alfred Ferlant.

Si la rubrique «Le Coin féminin» a incontestablement renforcé la visibilité de Magali, elle a également pu jouer un rôle de catalyseur de la vie littéraire locale. Comme nous l'avons signalé, Charles Alexandre y a occasionnellement publié ses propres créations signées du pseudonyme de Jean de Nobon (1910a, 1910b). La rubrique compte une autre correspondante locale de renom en la personne de Marie Boulanger (née Chartier)²² qui sera, entre 1915 et 1920, en charge de la rubrique féminine du journal francophone *Le Canadien Français* fondé par son époux, le docteur Joseph Boulanger. Ainsi, trois poèmes de Marie Boulanger sont-ils publiés dans des chroniques (1906a, 1906b, 1907). En contrepartie, le niveau d'exigence imposé par Magali en aura dissuadé plus d'un de se lancer en littérature, comme en témoigne cette réplique cassante que lance la chroniqueuse à l'endroit de l'un de ses correspondants: «Rassurez-vous, les "jeunes talents", que ma sévérité a découragés n'ont fait perdre aucun chef-d'œuvre à notre langue!» (Magali, 1910c).

Une troisième et dernière marque de l'ouverture du «Coin féminin» n'est autre que son intertextualité. En effet, la rubrique de Magali cite, publie et commente régulièrement des articles tirés de la presse féminine française ou québécoise (*Le Monde illustré*, *Le Devoir*, *Le Soleil*, *Le Journal de Francoise*). Ce faisant, elle prend place au sein d'un circuit d'informations – essentiellement féminin – dont les centres névralgiques sont la France et le Québec, où *Le Courrier de l'Ouest* compte quelques centaines d'abonnés (DeGrâce, 1980, p. 106). En ce sens, «Le Coin féminin» s'efforce de rester au fait de l'actualité malgré les contraintes liées à la situation géographique décentrée du journal, qui occasionne en pratique de nombreux retards de courriers dont se plaint régulièrement Magali. Les correspondances que celle-ci entretient avec les grandes chroniqueuses de l'époque, comme Robertine Barry, contribuent à renforcer l'actualité du «Coin féminin», de même que son capital symbolique.

CONCLUSION

À bien des égards, Marie Louise Michelet – dont on peut dire qu'elle renaît en Alberta sous le pseudonyme de Magali – est une figure singulière du paysage littéraire canadien et

franco-albertain. Brièvement évoquée dans les pages des anthologies classiques de littérature, l'œuvre de Magali n'a, à ce jour, fait l'objet d'aucune étude approfondie. D'une certaine manière, la difficulté, mais aussi l'intérêt d'entreprendre une telle étude tient à la posture doublement paradoxale de Magali. Issue d'un milieu familial modeste, dont il est difficile de reconstituer l'histoire, Magali n'était en aucun cas prédestinée à entrer dans le panthéon des lettres canadiennes-françaises. Notre chroniqueuse doit ce changement inespéré de destinée très certainement aux opportunités qu'a rendues possibles sa venue au Canada. L'autre paradoxe qui frappe Magali tient à sa double identité canadienne et française, qui lui vaudra, en dépit de son engagement en faveur de la cause canadienne-française, d'être qualifiée d'«écrivain étranger» dans la notice que consacre Michel Gaulin à *Comme jadis* dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (Gaulin, 1980). Si l'œuvre littéraire de Magali est, somme toute, relativement modeste puisqu'elle ne comporte qu'un roman épistolaire et deux pièces de théâtre publiés²³, il en est tout autrement de sa contribution comme chroniqueuse. Dans le cadre restreint de cet article, nous n'avons pu nous livrer qu'à une analyse partielle de cette contribution. Contre toute attente, «Le Coin féminin» affiche une ambition qui transcende les limites auxquelles l'astreignent à la fois l'histoire et la géographie. En ce sens, il se présente moins comme un «coin» que comme un carrefour où se rencontrent les francophonies de l'Est, de l'Ouest et de la France. Poussée sans doute par son ambition littéraire et profitant du surcroît de visibilité que lui confère sa rubrique, Magali s'efforce tant bien que mal de faire sa place dans le réseau féminin des lettres québécoises, ce dont témoignent plusieurs correspondances avec de grandes plumes de l'Est comme Ginevra. À l'instar de ses consœurs québécoises, Magali se veut la garante d'une certaine bienséance littéraire dont elle rappelle – parfois avec autorité – les convenances à ses lecteurs. Malgré la position excentrée de l'Alberta et les nombreux retards de courriers dont elle se plaint, notre chroniqueuse s'est attachée à demeurer au fait de l'actualité féminine montréalaise et même française, qu'elle n'a cessé de relayer et de commenter. Ainsi, dans une de ses correspondances, Magali confie-t-elle que son «idéal est de resserrer les liens qui unissent les Canadiennes de l'est à celles de l'ouest» (Magali, 1907g).

Les chroniques de Magali ouvrent de multiples perspectives qui appellent d'autres analyses. Sur le plan du contenu, il serait intéressant de préciser sa position concernant les débats autour du féminisme. Catholique pratiquante comme la majorité des femmes journalistes de son temps, Magali évite toutefois tout excès de zèle dans ses chroniques, préférant entretenir ses lectrices des réalisations de femmes célèbres, à commencer par Françoise dont elle loue l'engagement social. Dans une optique comparative, il serait pertinent de mettre en perspective l'éthique littéraire de Magali avec celle de ses consœurs de l'Est. Au fil de ses chroniques, Magali témoigne d'un intérêt grandissant à l'égard des lettres canadiennes-françaises au sein desquelles elle finira elle-même par trouver place. Sur le plan de la forme, les chroniques adoptent une diversité de genres brefs, qui vont du conte à la nouvelle en passant par la lettre: il faudrait en faire la typologie de même que l'analyse stylistique détaillée. Enfin, du point de vue de la réception, «Le Coin féminin» s'adresse à un lectorat dont on peut supposer qu'il est hybride, à l'image de la rubrique elle-même. Une analyse préliminaire de la provenance géographique des correspondantes de la section «Petit Courrier» témoigne de cette diversité. Dès lors, l'on peut se demander comment la chroniqueuse négociait en pratique avec un lectorat si hétéroclite.

NOTES

1. Pour un inventaire plus rigoureux de ces inexactitudes, nous renvoyons le lecteur à notre article dans *Francophonies d'Amérique* (Rao et Lacroix, 2012).
2. Archives départementales de l'Ain, registre des naissances de 1883, acte de naissance de Marie Louise Émilie Michelet, 17 avril 1883, n° 156, commune de Mâcon, 5E 270/285.
3. Bibliothèque et archives Canada, Collection «colonisation et exploration», Liste des passagers du Dominion 1905, RG 76, microfilm T-484, p. 15.
4. Les étapes de ce parcours ont été reconstituées à partir des informations que nous avons pu recueillir dans divers documents d'état civil (actes de naissance et de mariage) et des coupures de presse locale.
5. «Second Annual Art Exhibit Proves of Highest Standard», *The Edmonton Bulletin*, 10 novembre 1916, p. 7.

6. Archives départementales de Loire-Atlantique, Rapport rédigé par le commissaire spécial au préfet le 5 novembre 1903 (ADLA: 4 M 1903).
7. Voir en particulier «La Chandeleur» (Magali, 1908a) et «Souvenirs de la Sainte-Catherine» (Magali, 1908e).
8. Il est fort probable que Marie Louise fasse référence aux deux décrets de 1880 ayant conduit à l'expulsion de certaines congrégations comme les bénédictins et les franciscains et à la fermeture de couvents dominicains.
9. Dans son étude, Line Gosselin (1995) indique que nombre d'institutrices se dirigeaient vers la profession de journaliste. Du reste, les rubriques de Magali avaient souvent une visée éducative à l'endroit des femmes, dispensant notamment des conseils en matière de lecture, d'écriture et de bienséance.
10. «Cours privés de français», *Le courrier de l'Ouest*, 3 septembre, 1914, p. 6.
11. Originaire du Royaume-Uni et diplômée d'Oxford, Gladys Maddock est la fondatrice de l'école Llanarthney en 1914. L'école comportait notamment des cours de français et de musique.
12. «Llanartney School Gives Entertainment», *The Edmonton Bulletin*, 20 décembre 1917, p. 4; «Cercle Jeanne d'Arc Prize Giving Day», *The Edmonton Bulletin*, 15 octobre 1918, p. 4. Marie Louise est affublée du titre étrange de «*professor of church history*».
13. «The Associate Music Studios», *The Edmonton Bulletin*, 24 août 1918, p. 11.
14. Selon Robert Painchaud, c'est entre 1900 et 1904 que la carrière de recruteur de l'abbé Gaire a été la plus active. Ainsi en 1904, aurait-il amené au Canada 1 600 immigrants français et belges (Painchaud, 1986, p. 192).
15. Bibliothèque et archives Canada, Collection «colonisation et exploration», Liste des passagers du Dominion 1905, RG 76, microfilm T-484, p. 15.
16. Dans le cas de sa pièce *Contre le flot* (Michelet, M., 1922a) et de son roman épistolaire *Comme jadis* (Michelet, M., 1925a), le pseudonyme se trouvera accompagné du nom de famille Michelet. Nous reviendrons ultérieurement sur ce point à la lumière des analyses de Chantal Savoie.
17. Nous avons pu recenser sept contributions de Magali au *Journal de Françoise* qui a également accueilli plusieurs récits brefs (contes, nouvelles) de Charles Alexandre sous le pseudonyme de Jean de Nobon. À titre d'exemple, citons la chronique de Magali intitulée

- «Elle» parue dans *Le courrier de l'Ouest* (Magali, 1908b) puis à un mois d'intervalle dans *Le Journal de Françoise* (Magali, 1908c).
18. Charles Alexandre (dit Alex) jouissait d'une bonne réputation au sein de la communauté franco-albertaine. Il s'est impliqué dans plusieurs associations locales dont la Société du parler français et l'Union française de l'Alberta en 1913. Il compte parmi ses proches Philippe Roy, ex-sénateur de l'Alberta.
 19. Les chroniques de la mode et de mœurs sont fréquentes dans les pages féminines des journaux de Montréal à l'image du *Journal du dimanche* et du *Monde illustré* (Pilon, 1999, p. 116).
 20. Selon l'étude quantitative de Simone Pilon (1999), ces rubriques se retrouvent dans un grand nombre de pages féminines. En particulier, la chronique et la correspondance sont parmi les sous-genres les plus fréquents.
 21. Bergesserin en Saône-et-Loire est la commune de naissance de François Michelet. Il y a fort à parier que les carottes à la Bergesserin soit une recette familiale.
 22. *Le dictionnaire des artistes et des auteurs francophones de l'Ouest* consacre une entrée à Blanche Chartier (Morcos et al., 1998, p. 58-59).
 23. La seconde pièce de théâtre est *Marraine de guerre* (Michelet, M., 1922b), une courte comédie en un acte – qui a été l'objet d'une réédition en 2011 (Charleston, Nabu Press) – n'est pas mentionnée dans la notice du *Dictionnaire des artistes et des auteurs francophones de l'Ouest* (Morcos et al., 1998).

BIBLIOGRAPHIE

- BILLARD, Coralie (2009) *La vie politique et partisane en Loire-Inférieure (1901-1906): groupes, comités et personnalités politiques*, annexe de mémoire de Master 2 en histoire, Université de Nantes, 43 p.
- BOULANGER, Marie (1906a) «Envolevez-vous» [sic], *Le courrier de l'Ouest*, 13 septembre, p. 4.
- _____ (1906b) «Manir», *Le courrier de l'Ouest*, 27 décembre, p. 3.
- _____ (1907) «Lis aperçu dans un salon d'Hotel», *Le courrier de l'Ouest*, 9 mai, p. 3.
- CÔTÉ, Luc (1998) «Modernité et identité: la chronique féminine dans le journal *La Liberté*, 1915-1930», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 10, n° 1, p. 51-90.
- DeGRÂCE, Eloi (1980) «Le Courrier de l'Ouest (1905-1916)», dans TROTTIER, Alice et al. (dir.) *Aspects du passé franco-albertain:*

témoignages et études, Edmonton, Salon d'histoire de la francophonie albertaine, p. 101-111.

FRANÇOISE [pseudonyme de Robertine Barry] (1906) «L'Ouest lointain», *Le Journal de Françoise*, vol. 5, n° 8, p. 114-118.

GAGNON, Anne C. (1989) «Un grand cœur dans une petite maison»: *Franco-Albertan Women in the Pages of La Survivance, 1928-1938*, thèse (M.A.), Université d'Ottawa, 146 p.

GAULIN, Michel (1980) «Comme jadis...», roman de Magali Michelet», dans LEMIRE, Maurice et al. (dir.) *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (tome II: «1900-1939»), Montréal, Fides, p. 262-263.

GINEVRA (1907) «Aux Canadiennes de l'Ouest», *Le courrier de l'Ouest*, 31 octobre, p. 3.

GOSSSELIN, Line (1995) *Les journalistes québécoises, 1880-1930*, Montréal, Regroupement des chercheurs-chercheuses en histoire des travailleurs et travailleuses du Québec, 160 p. [coll. RCHTQ «Études et documents», n° 7]

HENDERSON'S DIRECTORY LIMITED (1916) *Winnipeg City Directory; 1916*. [<http://peel.library.ualberta.ca/index.html>]

_____ (1917) *Winnipeg City Directory; 1917*. [<http://peel.library.ualberta.ca/index.html>]

LEBON, René (1903) «La réception des Volontaires de la Liberté de Nantes», *La Libre Parole*, 28 juin, p. 1-2.

MAGALI (1906a) «Chronique de la mode», *Le courrier de l'Ouest*, 4 janvier, p. 7.

_____ (1906b) «Pour Françoise», *Le courrier de l'Ouest*, 8 mars, p. 3.

_____ (1907a) «Leur défaut», *Le courrier de l'Ouest*, 7 mars, p. 3.

_____ (1907b) «Leur défaut...», *Le courrier de l'Ouest*, 14 mars, p. 3.

_____ (1907c) «Leurs défauts: lettres à Vieux-Jeune», *Le courrier de l'Ouest*, 28 mars, p. 3.

_____ (1907d) «Leurs défauts», *Le courrier de l'Ouest*, 11 avril, p. 3.

_____ (1907e) «Petit Courrier», *Le courrier de l'Ouest*, 20 juin, p. 6.

_____ (1907f) «Petit Courrier», Magali, *Le courrier de l'Ouest*, 26 septembre, p. 3.

_____ (1907g) «Petit Courrier», *Le courrier de l'Ouest*, 28 novembre, p. 3.

_____ (1908a) «La Chandeleur», *Le courrier de l'Ouest*, 30 janvier, p. 3.

- _____ (1908b) «Elle», *Le courrier de l'Ouest*, 20 février, p. 3.
- _____ (1908c) «Elle», *Le Journal de Françoise*, vol. 6, n° 24, 21 mars, p. 379.
- _____ (1908d) «Chronique: Cœur magnanime», *Le courrier de l'Ouest*, 28 mai, p. 3.
- _____ (1908e) «Souvenirs de la Sainte-Catherine», *Le courrier de l'Ouest*, 26 novembre, p. 3-4.
- _____ (1908f) «Le plébiscite du Journal de Françoise», *Le courrier de l'Ouest*, 3 décembre, p. 3.
- _____ (1910a) «Petit Courrier», *Le courrier de l'Ouest*, 18 août, p. 5.
- _____ (1910b) «Petit Courrier», *Le courrier de l'Ouest*, 27 octobre, p. 5.
- _____ (1910c) «Petit Courrier», *Le courrier de l'Ouest*, 3 novembre, p. 5.
- MICHELET, François (1903a) «La nécessité de coloniser», *Le Marteau*, 1^{er} novembre, p. 3.
- _____ (1903b) «La nécessité de coloniser» (suite), *Le Marteau*, 15 novembre, p. 2.
- MICHELET, Magali (1922a) *Contre le flot*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 96 p.
- _____ (1922b) *Marraine de guerre*, New York, The MacMillan Company, 49 p.
- _____ (1925a) *Comme jadis: lettres échangées d'une rive de l'océan à l'autre*, Montréal, Bibliothèque de l'action française, 270 p.
- _____ (1925b) «La vie de l'action française», *L'Action française*, vol. 14, n° 6, p. 387-388.
- MORCOS, Gamila et al. (1998) *Dictionnaires des artistes et des auteurs francophones de l'Ouest*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 366 p.
- NOBON, Jean de (1910a) «Rêves d'automne», *Le courrier de l'Ouest*, 24 février 1910, p. 3.
- _____ (1910b) «L'Aurore blonde», *Le courrier de l'Ouest*, 14 avril 1910, p. 5-6.
- PAINCHAUD, Robert (1986) *Un rêve français dans le peuplement de la Prairie*, Saint-Boniface, Édition des Plaines, 303 p.
- PILON, Simone (1999) *Constitution du corpus des écrits des femmes dans la presse canadienne-française et analyse de l'usage des pseudonymes*, thèse Ph.D.), Université Laval, 2 vol. (1075 p.).

RAO, Sathya et LACROIX, Denis (2012) «Sur la piste de Magali Michelet, femme de lettres et chroniqueuse de l'Ouest canadien», *Francophonies d'Amérique*, n° 34, p. 173-192.

SAVOIE, Chantal (2002) «Des salons aux annales: les réseaux et associations des femmes de lettres à Montréal au tournant du XX^e siècle», *Voix et images*, vol. 27, n° 2 (80), p. 238-253.

——— (2006) «La page féminine des grands quotidiens montréalais comme lieu de sociabilité littéraire au tournant du XX^e siècle», *Tangence*, n° 80, p. 125-142.

——— (2009) «Madeleine, critique et mentor littéraire dans les pages féminines du quotidien La Patrie au tournant du XX^e siècle», dans BRUN, Josette (dir.) *Interrelations femmes-médias dans l'Amérique française*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 85-104.